

Elle avait les yeux verts  
de Arnošt Lustig  
Comptes-rendus par  
Myriam Morvan et Corinne Benestroff  
**PAGE 146**

Le chagrin et le venin :  
La France sous  
l'Occupation, mémoire  
et idées reçues  
de Pierre Laborie  
Comptes-rendus par Isabelle  
Galichon et Anne Roche  
**PAGE 150**

La France et l'abolition  
de l'esclavage (1802-1848)  
de Lawrence C. Jennings  
Compte-rendu par Hélène Dutrinus  
**PAGE 154**

Auschwitz-Dachau :  
Novembre 1942-mai 1945,  
Témoignages-poèmes-  
contes  
de Sylvain Gutmacher  
Compte-rendu par Ana Firoiu  
**PAGE 157**

Les récits de survivance :  
Modalités génériques  
et structures d'adaptation  
au réel  
de Christiane Kègle  
Compte-rendu par Chrystel Jeandot  
**PAGE 158**

Croire et détruire :  
Les intellectuels dans  
la machine de guerre SS  
de Christian Ingrao  
Comptes-rendus par Frediano Sessi  
et Fabian Van Samang  
**PAGE 160**

La Peur. L'antisémitisme  
en Pologne après Auschwitz  
de Jan Tomasz Gross  
Compte-rendu  
par Ewa Bogalska-Martin  
**PAGE 164**

Juifs et Polonais. 1939-2008  
de Jean-Charles Szurek  
et Annette Wieviorka

La Peur. L'antisémitisme  
en Pologne après Auschwitz  
de Jan Tomasz Gross

Le Crime et le Silence.  
Jedwabne 1941, la mémoire  
d'un pogrom dans  
la Pologne d'aujourd'hui  
de Anna Bikont  
Comptes-rendus  
par Judith Lindenbergh  
**PAGE 170**

Eichmann  
de la traque au procès  
de Annette Wieviorka  
Compte-rendu par Frediano Sessi  
**PAGE 175**

## *Elle avait les yeux verts*

**Arnošt Lustig**, traduit du tchèque par Erika Abrams, Paris, Galaade, 2010, 474 p.

Par **Myriam Morvan**, Lycée Jeanne d'Arc de Rouen

Les grands romans ne se réduisent pas aux qualités littéraires qu'ils présentent ; ils se distinguent également par une puissance de pénétration qui gagne l'esprit du lecteur, prolongeant ainsi en lui ce dont il témoigne et qu'il met en scène. Ce roman d'Arnošt Lustig appartient sans doute à cette catégorie : nul lecteur ne peut en oublier l'héroïne, Hanka Kaudersová, ni ce qui se noue, se manifeste et se reflète à partir d'elle dans une Europe défigurée par le nazisme. L'héroïne surnommée Fine (ainsi est-elle nommée le plus souvent dans le roman) est une jeune Juive de 15 ans qui, après avoir été arrêtée avec sa famille, parvient à la faveur de certaines circonstances à cacher et à faire oublier ses origines juives. Suite à quoi, pour sauver sa peau, elle saisit une opportunité qui s'offre à elle et rejoint un bordel réservé aux soldats allemands. Ce ne sont pas des actions d'éclat ou d'envergure qui la distinguent, c'est un héroïsme discret, tout en retenue.

À tout moment, déjà, elle doit prendre garde de ne pas trahir ses origines, mais sa vigilance doit encore s'aviver quand elle reçoit la visite d'officiers. Qu'elle ne baisse surtout pas sa garde en leur présence !... Ce serait pour elle le seul crime véritable qu'elle pût commettre : sa fin à elle. Le danger est avec les officiers plus qu'avec les simples soldats, car les officiers se donnaient plus de temps à passer en compagnie des prostituées ; et en plus d'avoir à supporter leurs attouchements, celles-ci devaient faire également les frais de leur conversation. Deux visites d'officiers auprès de Fine sont spécialement détaillées – l'une plus terrible que l'autre. Stefan Sarazin est en effet un parangon de l'idéologie nazie : il en affiche toute la monstruosité en relatant ses crimes de guerre, assortissant ceux-ci de ses jugements sur les Juifs, et se vantant de sa capacité infaillible à les repérer à vue de nez. À chacune de ses paroles, à chacun de ses gestes, elle doit résister afin qu'il ne devine pas sa véritable identité, ni la mesure de sa haine. Stefan Sarazin lui dit les « flairer » (p. 216) et avoue un faible pour les rabbins : « Pour ne pas en rater un, il tirait sur tous les barbus » (p. 217). L'officier précédent, le capitaine Hentschel, se bornait à lui dire que : « une Juive, pour lui, c'était une lépreuse » ; la suite précise à propos de Fine que « S'il savait (...) Il la ferait liquider » (p. 90).

Héroïque également de coucher avec des Allemands tout en se déroband – évitant de se donner vraiment à eux : « Elle n'entendait pas y participer autrement que par son corps » (p. 111), ou évitant de prendre vraiment part aux conversations.

Héroïsme qui devient pathétique au moment d'affronter sa honte, quand elle se dit qu'aux yeux des siens, elle serait traitée « comme une brebis galeuse » (p. 115).

Une honte autre que celle de Primo Levi – autre que la honte d'avoir survécu alors que tant d'autres sont morts : c'est une honte plus individuelle et personnelle, plus discriminante, devant ses parents ou face à son peuple outrés qu'elle ait pu coucher avec le tortionnaire ; mais une honte qui peut céder le pas à cette volonté de vivre qui l'anime – et à laquelle elle ne parvient pas toujours à donner un sens.

Mais là où son héroïsme touche au sublime, c'est quand finit par s'accomplir cette volonté de vivre : après vingt et un jours passés au bordel, elle parvient à s'échapper, à fuir cet enfer et à rejoindre Prague... C'est au terme de cet itinéraire que le sens profond de sa volonté de vivre lui est dévoilé... Elle fait des rencontres, et au fil de ces rencontres, d'autres images d'elle-même lui viennent. Elle n'est plus celle qui, face aux Allemands, doit se percevoir comme la lie de l'humanité, ou celle qui, face à sa famille, doit se percevoir comme la honte de son peuple, mais celle qui, face au rabbin, est un « messager » (p. 286), témoin de la laideur du monde. La voilà rétablie à sa juste place : une enfant qui a subi le mal, l'horreur et l'indifférence de ceux qui ont laissé faire (p. 308). Puis face à celui qui va devenir son mari : elle ne s'entendra pas seulement appeler à nouveau Hanka Kaudersová, elle saura devenir femme à son tour, se donnant librement à un homme ; elle saura se voir aimée et digne dans le regard de cet homme à qui elle a pu confier son secret.

À la fin du roman, elle fait figure d'héroïne à part entière : transcendant une histoire où les destins collectifs absorbaient les histoires individuelles – et retrouvant enfin le sens de la vie : « Elle ne tarda pas à se rendre compte que la vie appartient aux vivants. La part des morts se borne à la vénération, c'était tout ce qu'elle pouvait leur offrir. » (p. 474). Ce qu'elle est (en tant que) personne vivante, lui appartient totalement à nouveau. Au bordel, elle était surnommée « Z'yeux verts » : ce surnom lui était resté de l'hommage que le capitaine Hentschel fit à cette partie de son corps qui retenait l'attention. À la fin, son corps lui est pleinement rendu ; un corps qui n'est plus simplement un objet qu'on regarde pour les plaisirs qui vont lui être soutirés mais un corps qui est le signe de sa personne, qui est-ce qui la signifie autant à elle-même qu'aux autres, comme une personne vivante à nouveau dans le train de la vie. Le roman d'ailleurs se termine sur une description de son corps : « Quand Hanka Kaudersová avait quinze ans, bientôt seize, elle avait le teint frais, des cheveux lustrés, bien peignés, qui n'avaient pas fini de repousser, et de beaux yeux verts » (p. 475). Il n'est plus question du tatouage qui, sur son ventre et son avant-bras, témoigne de l'infamie subie : *Feldhure*, « putain aux armées » (p. 25).

Cet itinéraire de l'héroïne traverse le plus atroce de l'histoire de l'humanité : la Shoah, l'extermination en règle du peuple juif dictée par des Allemands (pour Sarazin : « Il n'y a pas d'atrocité dans le sort qui frappe les sous-hommes... Les Juifs sont des tiques. La méningite de la race aryenne », p. 253). On côtoie là les conditions de vie inhumaines dans les camps, dans les bordels ; on voit la vie qui s'y traînait, où les hommes n'étaient pas plus protégés contre la mort que s'ils s'étaient retrouvés au-de-

hors face aux loups qui rôdaient non loin des camps ; une vie de privation, de brimades gratuites, de punitions où le menu des prostituées se composait bien souvent de patates gelées ; où pour rester en vie, ou ne pas être battue, il fallait ne pas déplaire au soldat allemand. Mais c'est sans doute au cours des échanges libres avec le rabbin, ou avec des Juifs qu'elle a rencontrés à Prague à son retour (comme elle des survivants) que les questions et les jugements sont les plus forts et les plus parlants. Pour le rabbin, il y aura un « âge des camps » comme il y a eu un « âge de pierre » (p. 326) ; pour lui, des questions se posent au sujet de Dieu : un Dieu dont on ne sait plus quel visage est à invoquer (la vengeance, la sagesse, etc., p. 297), un Dieu qui a déserté des parties du monde (« tu étais dans un pays sans Dieu », p. 305), un Dieu dont on ne sait plus très bien où il se trouvait (p. 298). Des questions, des doutes et des jugements traversent des consciences meurtries, mais avec au moins une certitude – celle de leur perplexité devant les atrocités commises, que rien ne peut expliquer ou justifier : « Pourquoi ont-ils fait cela ? » (p. 297). Pour Hanka, l'humanité se divise en trois catégories : celle des Allemands et de leurs laquais, celle de la majorité silencieuse, enfin la catégorie de « la minorité écrasante » de ceux qui ont « eu le courage de dire non et de risquer leur peau » (p. 354-355). Elle ne pouvait pas non plus « pardonner l'impardonnable. Oublier l'inoubliable » (p. 473).

Ce roman composé de quatre parties est porté par le narrateur, qui est l'amoureux d'Hanka. Il retrace tout son itinéraire pour l'arracher par son regard à ce qu'elle a enduré, et lui permettre de le dépasser, en s'immiscant en elle et dans ce qu'elle a dû subir. La première fois qu'il apparaît, c'est pour dire que cette histoire est « son histoire d'amour » (p. 21) : il apparaît presque au tout début du récit qui commence par une liste de noms : celle des soldats avec lesquels elle a dû coucher ; d'autres listes ponctuent le récit, avec d'autres récits sur le camp : ils interviennent alors après son évasion à elle, après leur rencontre, ce sont des souvenirs qu'elle a pu raconter au rabbin, ou lui évoquer à lui de manière plus partielle – manière pour elle de se dire que son présent n'est plus celui du bordel et qu'elle peut à nouveau vivre. La puissance du roman repose en grande partie sur des choix littéraires : parfois une économie de moyens, parfois des récits plus développés – deux façons de dire et de signifier l'horreur. Ce regard discret, amoureux et salvateur est sans doute un des moyens littéraires les plus puissants du livre. Peut-être que ce regard, cet amour sont une réponse du romancier à tout ce questionnement sur Dieu : Dieu n'était-il pas dans ce regard, dans les sentiments amoureux, dans cette complicité entre Hanka et une autre prostituée (Estelle) à partager le même secret, dans l'esprit de leur tenancière, la Grande Léopolda Kulikowa, qui le connaissait et qui ne les a pas dénoncées, etc. ?

Par **Corinne Benestroff**, Université Paris VIII

Le romancier Arnošt Lustig (1926-2011), survivant de l'Holocauste nous entraîne aux confins d'un territoire d'ombres dans le *Feldbordell* 232 Est. À travers les yeux verts de Fine, jeune fille gracile de quinze ans et demi, le lecteur découvre l'univers, les replis, de la machine d'extermination.

Hanka Kaudersová, dite Fine a vu son père se jeter sur les barbelés électrifiés, sa mère et son frère disparaître, la rampe d'Auschwitz, le *block* des expérimentations où elle est stérilisée, le crématoire II qu'elle a dû nettoyer. Fine voit, regarde, décrypte, analyse. Ainsi, cachant sa judéité, trichant sur son âge, parvient-elle à se faire enrôler pour le bordel, échappant à une mort certaine.

« Les femmes de réconfort » survivent dans le plus grand dénuement, dans la lassitude douloureuse de leurs corps meurtris. Le roman arrive à rendre compte sans pathos, de la réification organisée, du traitement des corps, corps-objets, corps-rebus, corps-cadavres, corps de toute façon voués à la disparition, dont les charognes dehors sont la préfiguration.

Sous une lune froide, corbeaux, chiens, loups, rats s'entredéchirent sur la terre gelée. À l'intérieur du bordel, les loups règnent aussi, les seigneurs de l'ordre noir ont droit de vie et de mort. Ils déchiquettent et broient. Ivres du sang versé, ils s'écroulent et/ou forniquent. Le SS Stefan Sarazin délire dans la cellule de Fine, il ressasse la *Weltanschauung* nazie. Persuadé d'être « un homme d'exception » (p. 198), fier d'avoir appartenu à l'*Einsatzkommando* 3 spécialisé dans les tueries de masse, il jette aux pieds de Fine les « 1 894 hommes abattus » (p. 185) sans ciller. Cet amoureux de la mort ne verra pas la sienne approcher à pas de loup.

Mais la force d'Arnošt Lustig est de renverser les horizons d'attente. Envers et contre tout, les filles du bordel essaient de survivre, se réchauffant l'une l'autre, rusant, mentant, trichant se pliant, elles résistent pelotonnées dans leurs rêves, jour après jour, ravaudant l'envers et l'endroit de leurs vies déchirées.

Fine compte les minutes, les heures, les hommes, 12 en moyenne par jour, une portion de vie gagnée, conquise de haute lutte. Les listes des noms des SS qui scandent le texte disent en creux les listes des déportés, des assassinés. Fine survivra, elle consolera un rabbin dont la fille a été tuée, rencontrera un homme amoureux capable d'entendre ses silences assourdissants, la crudité cruelle de son savoir. Elle intéressera aussi un chercheur qui travaille sur la résilience, littéralement sur les « réserves humaines<sup>1</sup> ». On le comprend, car Fine en est assurément un exemple éclatant, de survivance et de résistance, sachant repousser la mort noire. « Chaque être humain est une île » dit-elle (p. 351), sûrement, mais une île accessible par la passerelle des rêves.

[1] Merci à la traductrice Erika Abrams pour ces précisions.

## *Le chagrin et le venin : La France sous l'Occupation, mémoire et idées reçues*

**Pierre Laborie**, Paris, Bayard Centurion, 2011, 354 p.

Par **Isabelle Galichon**, Université Blaise Pascal Clermont-Ferrant II

Lorsque Emmanuel Laurentin reçoit Pierre Laborie pour la parution du *Chagrin et le venin*, en janvier dernier, dans son émission *La Fabrique de l'Histoire*, il qualifie son livre de « crépusculaire<sup>2</sup> ». En effet, l'historien, directeur d'études à l'EHESS, tisse une réflexion plutôt sombre de ces quarante dernières années quant à leur regard sur la période de l'Occupation en France.

Plus qu'une nouvelle étude sur la nature de la Résistance ou le sens de la Collaboration, il s'agit d'une analyse sur l'interprétation qui en a été donnée depuis 1945 et sa réception auprès du grand public. Ainsi, Pierre Laborie considère qu'un renversement de l'opinion est à prendre en compte au début des années 1970 avec la sortie du film de Marcel Ophuls, *Le chagrin et la pitié*, et la publication de *La France de Vichy* de Robert Paxton. Cette époque charnière met fin aux années du mythe de la Résistance conforté par le retour de de Gaulle au pouvoir en 1958, et s'ouvre sur une période où s'instaure une « doxa de la France glauque ». Elle répand une vulgate selon laquelle la majorité des Français est demeurée prostrée, pendant l'Occupation, dans un attentisme univoque. Il ne remet pas en question la valeur de l'ouvrage de Robert Paxton ni celle du film de Marcel Ophuls, mais souligne combien leur interprétation a été biaisée par tout un contexte social et culturel. Aussi, reprend-il le principe d'« ambivalence » qu'il emprunte à Freud pour tenter de nuancer cette représentation d'une France quelque peu manichéenne. Cette notion d'ambivalence ne reflète pas une duplicité, mais traduit davantage le fait qu'« à un certain moment, on puisse penser deux choses contradictoires sans avoir la conscience qu'on vit une contradiction<sup>3</sup>. » C'est à travers la notion du « penser-double » qu'il avait définie dans *Les Français des années troubles*<sup>4</sup>, qu'il caractérise l'accommodation des Français. Il tente ainsi de rompre avec cette dichotomie selon laquelle on ne pouvait être que résistant ou collaborationniste, en préférant l'hypothèse que l'on pouvait être les deux à la fois. L'extrême complexité de l'époque impose toutes les précautions et nuances nécessaires. Aussi, s'insurge-t-il contre les définitions réductrices qu'imposent les chiffres et dénombrements auxquels on a voulu donner une interprétation sans même en expliquer certaines fois leur source : « Quelle valeur accorder à des chiffres s'ils n'indiquent pas avec clarté ce qu'ils

(2) <http://www.franceculture.com/emission-la-fabrique-de-l-histoire-histoireactualites-du-vendredi-280111-2011-01-28.html>.

(3) *Ibid.*

(4) Pierre Laborie, *Les Français des années troubles*, Paris, Seuil, 2003.

désignent<sup>5</sup> ? » Il relève alors l'effet d' « écrasement » qu'ils induisent sur la réalité. C'est pourquoi Pierre Laborie se tourne vers l'histoire sociologique et culturelle qui œuvre davantage pour une approche plus singulière et diversifiée de cette période.

Cette nouvelle publication de l'historien propose donc une relecture de l'Occupation dans une perspective tout à fait intéressante puisque l'auteur l'aborde d'un point de vue épistémologique et heuristique. En effet, il ne cesse de rappeler en filigrane de ses thèses les compétences et devoirs de l'historiographe qui se doit de respecter la nature de son objet d'étude dans sa pluralité pour éviter « le glissement de la parcelle à la totalité<sup>6</sup> ». S'il évoque l'absence d'une grande synthèse sur la Résistance, c'est pour mettre en évidence « la difficulté à inventer des outils et un mode d'écriture qui permettent de saisir, dans sa totalité, la prodigieuse arborescence d'un dispositif perpétuellement en mouvement<sup>7</sup>. » Il souligne ainsi l'importance dévolue à l'écriture qui doit viser à nuancer et pondérer les idées. Le champ littéraire n'est pas exclu de ses travaux et l'on sera sensible aux derniers mots de sa conclusion où il laisse la parole à Camus dans un extrait de *La peste*. On appréciera aussi la richesse de l'appareil de notes qui constitue à lui seul un travail de synthèse et de recherche tout à fait passionnant. On regrette cependant le rejet des notes en fin de chapitre, ce qui rompt le fil de la lecture.

Enfin, Pierre Laborie anticipe la réception de son livre dans un contexte où le sujet qu'il traite peut avoir des résonances politiques. L'approche critique de ce qu'il a désigné sous le terme de « vulgate » ne doit pas être interprétée comme un retour idéologique au résistancialisme, mais comme une mise en garde épistémologique, contre « l'instrumentalisation de l'histoire<sup>8</sup> » en particulier. Il reconnaît néanmoins une certaine singularité du fait résistant auquel il concède « une dimension légendaire (...) constitutive de son identité<sup>9</sup> ». Aussi, afin de désamorcer le débat idéologique, préfère-t-il mettre en lumière « les résistances ordinaires et humbles<sup>10</sup> » plutôt que les hauts-faits des mouvements partisans ne reflétant qu'une extrême minorité de la population. Vous disiez crépusculaire ? À l'heure où les rapports entre politique et mémoire peuvent prêter à confusion, ce livre ouvre plutôt de nouveaux horizons.

---

(5) *Ibid.* p. 203.

(6) *Ibid.*, p. 175.

(7) Pierre Laborie, *Le Chagrin et le venin*, *op. cit.*, p. 167.

(8) *Ibid.*, p. 334.

(9) *Ibid.*, p. 291.

(10) *Ibid.*, p. 336.

---

Par **Anne Roche**, Université Aix-Marseille

Le titre annonce la couleur : le livre se positionne par rapport au fameux film de Marcel Ophuls, *Le Chagrin et la pitié*. La thèse de Pierre Laborie peut se résumer ainsi : le film d'Ophuls prétend faire œuvre de salubrité publique en dénonçant un « mythe », celui d'une France unanimement résistante, auquel Ophuls substitue l'idée d'une France majoritairement attentiste, avec une infime minorité de collaborateurs et de résistants. Par là, le film « reprend paradoxalement le discours culpabilisateur de Vichy » : « l'honneur inventé » (expression de François Nourissier) procuré par de Gaulle aurait servi à occulter la mémoire d'une France glauque et lâche. Or, dit Laborie, ce mythe de la Résistance n'a jamais vraiment existé. L'historien se demande au contraire « si l'omniprésence et la domination de la vulgate héroïque n'ont pas été surévaluées *a posteriori* » pour donner plus de poids à la « dénonciation » et à la substitution d'une « vulgate noire ». Et il jalonne, depuis la fin des années 1940 jusqu'à nos jours, l'établissement des différentes mémoires et leurs tournants.

Tout d'abord, dès la fin des années 1940, le mythe de la Résistance est mis en question, de divers côtés. Dès après la Libération, ceux qui avaient été compromis dans la collaboration ont attaqué la Résistance, sous différents angles : en raison de ses exactions, notamment pendant la période de l'épuration, de son caractère dictatorial (côté communiste ou gaulliste), et surtout de par son caractère ultra-minoritaire, face à une France soumise en quasi-totalité. Les anciens vichystes « cherchaient à diluer leurs propres compromissions dans l'affirmation d'un renoncement et d'un égarement collectifs. » Ophuls déclare : « douze mille Français [...] se sont engagés dans la Waffen SS, autant que dans la division Leclerc », ce qui reviendrait à suggérer que « les choix et les engagements, bien qu'opposés, étaient de même nature. » Ce discours est tenu dès la fin des années 1940 par les « hussards » (Roger Nimier, Marcel Aymé, Antoine Blondin...) et « sert à la reconstruction identitaire de la droite conservatrice ».

Mais nombre de résistants eux-mêmes ont été critiqués, sinon vis-à-vis du mouvement auquel ils avaient participé, du moins vis-à-vis de ses suites ou absence de suites : de nombreux témoignages font état de leur déception, de leur désenchantement. Par ailleurs, certains soulignent leur isolement par rapport à l'ensemble de la population, leur marginalité, c'est le cas par exemple d'Emmanuel d'Astier. Cela met certes en valeur leur courage, voire leur héroïsme. Mais Laborie, à l'opposé, fait remarquer que les résistants étaient insérés dans un tissu social sans lequel ils n'auraient pu survivre et lutter, et insiste sur les mille petits gestes d'aide quotidienne que bien des obscurs ont effectués sans s'en réclamer par la suite. Peut-on parler alors de « résistance » ? Oui et non : cela montre en tout cas que la position des Français dans leur ensemble, en dehors des extrêmes engagés, a été plus nuancée que ne le voudraient ceux qui dénoncent le « mythe résistancialiste ». Que signifie ce terme ? Le « résistancialisme » désigne « la minoration systématique de l'emprise de Vichy sur la société française



[...] la construction de la Résistance en “objet de mémoire” [...] l’assimilation de cette “Résistance” à l’ensemble de la nation. »

Ce mythe n’a en fait dominé que dans la commémoration officielle, après le retour de de Gaulle au pouvoir en 1958. « La vulgate de la “France unanimement résistante” n’a jamais été uniforme, ou étouffante, contrairement à ce qu’il est coutumier d’entendre aujourd’hui. » Le souvenir de la Résistance était lui-même conflictuel, disputé qu’il était entre gaullistes et communistes, et partagé entre de multiples spécificités, notamment régionales. Dans les années 1970, le départ de de Gaulle (1969) puis sa mort (1970) ont permis l’émergence d’une contre-histoire, dont le film d’Ophuls serait un signe parmi d’autres. D’autres facteurs contribuent à nuancer l’histoire officielle : l’héritage amnésique de la guerre d’Algérie, le réveil de la mémoire juive. Dans ce contexte, l’apparition du film fait événement.

Mais qu’en est-il de ses effets ? Tout d’abord, le film n’a pas été interdit comme on l’a souvent dit ; l’ORTF, qui l’avait coproduit, ne l’a pas acheté, il s’agit plutôt d’une « censure par inertie ». Mais il a eu un immense succès en salle (1971-1972) et est « devenu une sorte de vache sacrée ». Or, dès sa sortie, des Résistants le critiquent : Simone Veil déplore qu’il donne de la France une image de nature à déculpabiliser les collaborateurs, Germaine Tillion s’oppose à « la vision [des Résistants] [comme] marginaux “inadaptés” et autres “loups solitaires” privilégiés par Marcel Ophuls » et insiste au contraire sur la solidarité. Par ailleurs, Laborie souligne les « trous de mémoire » du film, les heures de tournage disparues au montage, et tous les « aplatissements » et « raccourcissements » qui au final défigurent l’image de la période. De ce fait, le film « a contribué à imposer une lecture simple d’une période complexe à l’extrême, et [...] en a établi durablement le sens. [...] Ce qui se voulait une réflexion décapante sur les reconstructions du souvenir, attentive à pointer les zones d’amnésie tout en étant elle-même sélective et fortement lacunaire, a été transformée en cours d’histoire magistral, définitif. »

Laborie cite la réaction de Michel Foucault :

Quand on voit ces films [comme *Le chagrin et la pitié*] on apprend ce dont on doit se souvenir : “Ne croyez pas ce qu’on vous a raconté autrefois. Il n’y a pas de héros.” Et s’il n’y a pas de héros, c’est qu’il n’y a pas de lutte. [...] Sous la phrase “il n’y a pas de héros” se cache une autre phrase qui, elle, est le véritable message : il n’y a pas eu de lutte. C’est en cela que consiste l’opération.

Peu après, et le rapprochement des deux propos est significatif, l’historien cite Denis Kessler (MEDEF) affirmant qu’il s’agit « de sortir de 1945, et de défaire méthodiquement le programme du Conseil national de la Résistance. » Et c’est bien à cela que tend la « vulgate noire », qui promet, au final, une culture de l’acceptation.

On ne peut qu'apprécier cette position, mais il faut tout de même rappeler que l'usage mémoriel fait aujourd'hui de « la Résistance » n'est pas dépourvu d'ambiguïté, à preuve la diversité des partis ou mouvements qui s'en réclament. Et ce n'est pas se faire complice de Vichy que de rappeler que la Résistance n'a pas été un grand soulèvement populaire, et que ses buts eux-mêmes étaient travaillés de contradictions.

---

## ***La France et l'abolition de l'esclavage (1802-1848)***

**Lawrence C. Jennings**, Bruxelles, André Versaille (Coll. « L'Autre et l'Ailleurs »), 2010, 348 p.

Par **Hélène Dutrinus**, Docteur en Histoire de l'Art

L'auteur adopte un point de vue strictement chronologique pour aborder l'histoire de l'abolition de l'esclavage dans les colonies esclavagistes françaises<sup>11</sup>, traditionnellement attachée au décret d'abolition de Victor Schoelcher du 27 avril 1848. La nouveauté de l'ouvrage s'attache aux sources consultées qui privilégient le point de vue métropolitain (archives du Ministère des Colonies et presse des villes portuaires), et à la période traitée, le second mouvement abolitionniste, le premier (1791-1802) ayant été déjà bien étudié dans le cadre des études sur la Révolution et l'Empire.

La thèse de l'auteur fait coïncider l'abolition avec le processus républicain : l'abolitionnisme est d'abord attaché au républicanisme<sup>12</sup>, ce qui invalide son assise dans un régime monarchique ; sous la Restauration, le libéralisme devient une nouvelle forme d'opposition et reprend ce combat. Mais l'auteur démontre que sous la Monarchie de Juillet, régime libéral, la participation des abolitionnistes au gouvernement se révèle paradoxalement un handicap : leur appartenance à l'élite implique une méfiance envers les masses et une incapacité à recruter en dehors des cercles de notables, leurs projets de réforme sont soumis aux aléas du calendrier politique, leur poste au gouvernement les empêche de s'opposer directement à un régime attentiste, mais également de transgresser la loi sur l'interdiction des associations qui empêche les Français de se réunir sur un thème précis en dehors du contrôle de l'État. En établissant un calendrier strict des projets de loi proposés et votés aux Chambres, l'auteur explique la lenteur du processus abolitionniste par une volonté politique de maintenir un *statu quo*. À part l'exception notable de l'abolition de la traite négrière en 1833, les mesures effectives sont exclusivement gradualistes et s'attachent à préparer une libération ultérieure<sup>13</sup> avec indemnisation des propriétaires d'esclaves.

---

[11] La Guadeloupe, la Martinique, la Guyane, la Réunion, le Sénégal, Sainte-Marie et Nossibé.

[12] C'est un décret de la Convention qui émancipe les esclaves des colonies françaises le 4 février 1794.

[13] Loi Mackau votée le 19 juillet 1845 et destinée à légiférer sur le traitement des esclaves dans les colonies.

En parallèle aux travaux des abolitionnistes, l'auteur interroge scrupuleusement les réponses du gouvernement. La loi d'avril 1833 impose de mettre en œuvre uniquement des changements approuvés par les conseils coloniaux, ce qui implique une lenteur excessive dans l'arrivée des réponses, toujours négatives, aux problématiques proposées par les abolitionnistes. Le maintien de l'esclavage répond à une logique économique, reliée par l'auteur aux différentes crises du sucre<sup>14</sup> et aux nécessaires débouchés d'exportation des produits français. La cessation de l'esclavage est clairement envisagée comme contreproductive, d'où la question de l'indemnisation des maîtres en cas de libération. L'auteur démontre aussi que cette demande permet aux colons de reconnaître l'inévitabilité d'une émancipation à long terme et donc de temporiser un gouvernement attentiste sur l'abolition, tout en fixant des prix si élevés pour le rachat des esclaves que toute résolution en ce sens s'avère inapplicable.

Au vu des constats sans appel effectués par L.-C. Jennings sur la division des sociétés abolitionnistes, l'attitude légaliste du gouvernement, la puissance du lobby colonial et la dépendance financière presque absolue des structures abolitionnistes françaises à celles de l'Angleterre, le décret du 27 avril 1848 semble inexplicable.

Afin de comprendre le processus qui y mène, l'auteur interroge dans chacun de ses neuf chapitres, et au regard de l'évolution politique de la France, quatre axes de réflexion que l'on peut considérer à la fois comme des contre-pouvoirs et des modalités d'opposition à l'esclavagisme : les organisations abolitionnistes, les liens de l'abolitionnisme français et anglais, l'importance de la presse, et le rôle de la religion.

Pour la période 1802-1848, on compte trois organisations influentes, deux fondées sous la Restauration, la Société de la Morale Chrétienne (1821), et le Comité pour l'Abolition de la Traite des Noirs (1822) qui proposent des solutions gradualistes timides ; la Société Française pour l'Abolition de l'Esclavage supplante le Comité en 1834. Élitiste et désorganisée, inapte à recruter de manière large, elle contribue pourtant à maintenir le débat sur l'esclavage, qui intéresse peu de monde, sur le devant de la scène politique. Sa nécessité de justifier ses positions et de prolonger un *statu quo* gouvernemental la conduit à recueillir une masse d'informations sur l'esclavage, auprès des colons et des abolitionnistes. Son attitude attentiste forge également une sensibilité parallèle plus radicale et encourage le développement de personnalités immédiatistes indépendantes, comme Cyril Bissette ou Victor Schoelcher.

Toutefois, les sociétés comme les initiatives individuelles sont dépendantes du soutien intellectuel et financier anglais. Or cette nation abolitionniste est aussi perçue comme un ennemi de la France, d'abord sous les guerres impériales, puis lors de la crise égyptienne et celle du droit de visite (1840-1845). Des différences structurelles opposent les deux réseaux abolitionnistes, l'Angleterre s'appuyant sur un réseau

---

[14] Lawrence C. Jennings, *La France et l'abolition de l'esclavage 1802-1848*, Bruxelles, André Versaille [Coll. « L'Autre et l'Ailleurs »], 2010, p. 40-42, p. 125 et p. 148.

efficace et une assise sociologique large : ses pétitions rassemblent plusieurs millions de signatures, contre près de 12 000 en France pour la campagne de 1847.

Néanmoins pour l'auteur, cette campagne « fut plus importante que le célèbre libérateur des Noirs pour la diffusion de l'idéal immédiate<sup>15</sup>. » Il démontre que les abolitionnistes, conscients du faible écho de leurs débats, et empêchés de tenir des séances publiques en dehors du calendrier législatif, diffusent leurs idées dans la presse et les pamphlets, le premier journal étant *La Décade philosophique, littéraire et politique* de l'économiste Jean-Baptiste Say. Des journaux officiels, comme *Le Constitutionnel*, *Le National* et *Le Courrier Français* publient des articles antiesclavagistes, tandis que *Le Semeur* et *L'Espérance*, hebdomadaires protestants, ou *La Réforme* s'engagent davantage. Les sociétés publient aussi leurs propres journaux : les *Archives Philanthropiques* de La Société de la Morale Chrétienne, *L'Abolitionniste Français* pour la Société Française pour l'Abolition de l'Esclavage, *Les Annales* pour L'Institut d'Afrique, groupe abolitionniste mineur. S'y ajoutent les écrits des indépendants, comme *La Revue des Colonies* de Bissette, organe radical, et les réponses aux concours lancés par l'Académie française sur la traite en 1823 ou sur « la meilleure manière d'extirper les préjugés raciaux » par l'abbé Grégoire en 1837. En conséquence, les esclavagistes useront du même média, et proposeront leurs arguments à travers d'autres journaux, *La Revue de Paris*, la *Revue des deux mondes*, *Le Moniteur du Commerce*, le *Courrier du Havre*, *Le Commerce* et *Le Globe*<sup>16</sup>. L'écrit permet également de mobiliser en dehors de Paris : l'auteur insiste sur le rôle de l'avocat François Isambert et de Victor Destutt de Tracy dans l'appel aux conseils régionaux.

L'appel aux régions recouvre des enjeux stratégiques autour des villes portuaires (surtout Nantes, Bordeaux, Marseille et Le Havre), traditionnellement esclavagistes. Elle révèle également, comme à Paris, l'implication des protestants dans le processus abolitionniste, auquel ils sont directement associés en Angleterre ; dans les sociétés abolitionnistes, près de 30 % des membres sont protestants, alors qu'ils ne sont que 2 % dans la population française<sup>17</sup>. L'argument économique de l'esclavage est combattu par l'argument moral<sup>18</sup>, sur la base de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, des sociétés chrétiennes altruistes et charitables, et d'une critique de l'esclavage basée sur la morale chrétienne. Dans ce sens, l'éducation religieuse considérée comme nécessaire à la préparation des esclaves à la liberté et proposée comme une mesure gradualiste n'est pas dispensée par les prêtres des colonies, soumis au potentat des colons. L'auteur rappelle la condamnation de la traite par le pape Grégoire XVI en 1839, et le ralliement officiel tardif du clergé à la cause abolitionniste, en 1847.

[15] Lawrence C. Jennings, *La France et l'abolition de l'esclavage 1802-1848*, Bruxelles, André Versaille (Coll. « L'Autre et l'ailleurs »), 2010, p. 245.

[16] *Ibid.*, p. 88-92.

[17] *Ibid.*, p. 24.

[18] *Ibid.*, p. 235.

À travers ces axes, l'auteur s'attache à une dénomination pointilleuse des différents protagonistes de ces débats, détachant l'histoire de l'abolition de l'esclavage des seules personnalités de l'abbé Grégoire, Lamartine, Victor Schoelcher ou Cyril Bissette et mettant en lumière les rôles d'Hippolyte Passy, Victor Destutt de Tracy, François Isambert ou Guillaume de Felice<sup>19</sup>. En croisant différentes sources d'analyse, des rapports de lois, des pétitions, des extraits de textes politiques ou journalistiques, des lettres, émanant de structures officielles ou d'initiatives privées, dans chacun des deux camps, l'auteur donne un éclairage précis sur la manière dont était perçue la question de la libération des esclaves en France entre 1802 et 1848.

---

## ***Auschwitz-Dachau : Novembre 1942- mai 1945, Témoignages-poèmes-contes***

**Sylvain Gutmacher**, Paris, Riveneuve / FMS, 2010, 178 p.

Par **Ana Firoiu**, Université Paris III – Sorbonne Nouvelle

Cet ouvrage publié en 2010 regroupe les écrits de Sylvain Gutmacher, jeune étudiant en médecine déporté à Auschwitz le 31 octobre 1942, puis transféré à Dachau quelques mois plus tard. Au *Témoignage* rédigé immédiatement après la sortie du camp et qui constitue l'objet principal du recueil s'ajoutent les *Deux contes noirs*, non datés, à l'ambiance très sombre, témoignant des ambitions littéraires de l'auteur ainsi qu'une série de poèmes composés entre 1940 et 1945, dans lesquels cohabitent des influences multiples : dans *Mort... Nuit... Néant...* la culture juive menacée d'éradication, représentée par le *Chœur des Macchabées*, dialogue avec un *Penseur* latin, incarnation d'une culture littéraire imprégnée d'humanisme. Aux thèmes d'inspiration classique, succèdent dès 1942 les appels au combat et à la vengeance (« Aux jeunes partisans polonais en lutte contre le fascisme », 1943), puis les hommages aux victimes des camps nazis (« Au libérateur », 1945).

Ce mélange de culture juive traditionnelle et d'inspiration latine se retrouve dans le témoignage de Sylvain Gutmacher, qui prend la forme d'un récit à la troisième personne dans lequel l'auteur invoque Virgile ou Dante pour parvenir à exprimer la souffrance éprouvée par son alias, Max Gorder. Seule la médiation de cet autre soi-même permet à l'auteur de prendre suffisamment de distance avec les événements qu'il a vécus pour surmonter une « honte inhumaine », celle de « mendier comme un chien, supplier comme un pourceau » (p. 113), et ainsi raconter les tourments, les

---

[19] Nelly Schmidt, *Abolitionnistes de l'esclavage et réformateurs des colonies, 1820-1851. Analyses et documents*, Paris, Karthala, 2000.

humiliations, la faim, et la perte des valeurs morales qui transforment le détenu en « être artificiel, une sorte de monstre sans cerveau guidé par un magnétisme. » (p. 19) Soumis à un labeur harassant dans une carrière des Carpates, ses forces diminueront jusqu'à ce qu'il devienne un *Muselman* promis au crématoire. Il devra sa survie aux quelques mots échangés en français avec le médecin en charge de la sélection.

En 1943, Max Gorder se portera volontaire pour faire partie du *kommando* de 3 000 détenus d'Auschwitz envoyés à Varsovie après la révolte et la chute du ghetto afin de déblayer les ruines et récupérer les matériaux encore utilisables pour la construction d'un nouveau camp. Dans une cave, il découvre le cadavre d'une jeune fille, et près d'elle, un journal. La voix de cette jeune victime nous parvient comme un écho à travers la lecture que fera Max Gorder de ces quelques pages qu'il a conservées en dépit des interdits, nous faisant partager les derniers instants faits de souffrance et d'angoisse qu'a vécu toute une famille juive dans la cachette qui deviendra leur tombe. Ce témoignage, il le lira également à certains de ses camarades. L'un d'entre eux, ému, racontera à son tour les atrocités subies par les habitants de son village ainsi que l'insoutenable décision qu'il a prise : mettre lui-même fin aux jours de sa jeune sœur afin de lui épargner des tourments atroces aux mains des bourreaux. Par ces mises en abyme successives, ce n'est plus le témoignage d'un seul homme qui nous parvient, mais celui de tout un peuple livré à l'anéantissement.

Sylvain Gutmacher survivra par la suite à une épidémie de typhus qui le laissera extrêmement affaibli, et c'est sur cette convalescence que s'achève son récit. Il ne racontera ni la « marche des survivants » qui le mènera à Dachau en 1944, ni la libération du camp par les Américains en avril 1945. Il s'attelle à la rédaction de son témoignage dès son retour de déportation, et reprend des études de droit. En mars 1948, il met fin à ses jours.

---

## ***Les récits de survivance : Modalités génériques et structures d'adaptation au réel***

**Christiane Kègle, [et al.], P.U.Laval (Coll. « Mémoire et survivance »), 2008, 251 p.**

Par **Chrystel Jeandot**, Université Paris III – Sorbonne Nouvelle

Christiane Kègle, professeure à l'Université de Laval directrice du Groupe de recherche sur les récits de survivance (GRERES) et responsable de la collection « Mémoire et survivance survivance » aux Presses de l'Université Laval, réunit ici

différents textes des membres du GRERES qui envisagent les récits de survivance selon trois axes majeurs, le « trauma identitaire », « l'expérience concentrationnaire » et le « choc génocidaire ».

Cet ouvrage collectif déploie, envisage et analyse les différents sens et réalités que peuvent recouvrir les notions de « trauma » et de « survivance » en lien avec le récit et l'acte d'écriture. Envisagés comme des « productions narratives ayant une fonction testimoniale et des résonances identitaires liées à l'épreuve de la perte », les récits de survivance « mettent en scène des sujets confrontés à des situations de crise individuelle ou sociétale » afin de « surmonter désespérément l'expérience de l'indicible », nous précise Christiane Kègle, dans son introduction. Car le récit de survivance possède généralement un double enjeu pour son auteur : raconter pour témoigner et raconter pour se reconstruire, un enjeu de mémoire et un enjeu de devenir de l'être.

Le premier chapitre, centré autour de la notion de trauma, aborde la question des récits de survivance selon une approche davantage psychanalytique. Elle permet d'évoquer la résurgence de l'expérience traumatique dans les récits, ceux d'Agatha Kristof pour Christiane Kègle et Claudie Gagné, ceux de Wajdi Mouawad pour François Ouellet qui nous rappelle que chaque récit de survivance imbrique deux plans, celui du trauma originaire et celui du trauma événementiel. Enfin, Roland le Huenen envisage un autre aspect du trauma, davantage social, et de sa résurgence dans les récits de George Sand et Flora Tristan.

L'expérience concentrationnaire est davantage l'objet du deuxième chapitre qui envisage le lien entre l'expérience traumatique de la concentration, son caractère indicible et le geste d'écriture. Alexandre Prstojevic à propos de Danilo Kis ou George Perec. De même, Jean-Paul Pilorget montre comment les récits de Jorge Semprun se construisent autour de cette question de la mémoire, de la survivance, du « retour à la vie » progressif qui s'est fait au travers de l'écriture, si dure cette survivance fut-elle. Ces questions sont renforcées par l'analyse de Françoise Genevray qui se concentre sur le rôle de l'écriture chez le survivant et sur la manière dont le récit de survivance construit l'avenir de celui qui survit, de celui qui raconte. Enfin, Laurence Boudreault envisage un autre investissement du récit de survivance, celui de la bande dessinée, où comment, il est possible de se poser les questions de survivance, de mémoire et de reconstruction autrement qu'au travers du récit pur.

Pour finir, le dernier chapitre propose deux approches différentes du génocide arménien. Comment témoigner et se reconstruire lorsqu'il y a déni du génocide ? Quelle fonction remplit le témoignage lorsqu'il vient si tardivement dans l'expérience traumatique ? Voilà deux questions envisagées par Nellie Hogikyan. Joceline Chabot et Richard Godin s'attachent ensuite à nous montrer comment la presse canadienne a structuré le récit du génocide autour des témoignages de survivants.

L'ouvrage se clôt avec la postface signée par Raymond Lemieux en nous rappelant les buts multiples de l'écriture dans des circonstances traumatiques et principalement celui de survivre, de se reconstruire, car le survivant est dans un « entre-deux » où le récit est un des processus, vers le « vivre de nouveau » vers le « vivre après ».

---

## ***Croire et détruire : Les intellectuels dans la machine de guerre SS***

**Christian Ingrao**, Paris, Fayard, 2011, 521 p.

Par **Frediano Sessi**, Université de Mantoue

Le chef de file des études sur le rôle des intellectuels nazis dans la machine de destruction et de mort est sans nul doute l'historien allemand Ulrich Herbert, qui dans son essai sur Werner Best (récemment traduit en français chez Tallandier mais publié en Allemagne dès 1996) reconstruit la carrière intellectuelle et politique d'un des protagonistes majeurs du régime hitlérien ; un homme de l'ombre qui permet à Herbert d'interpréter le parcours intellectuel et politique d'une génération, de trentenaires/quadragnénaires dont Best est l'archétype.

Christian Ingrao, directeur de l'Institut d'histoire du temps présent (CNRS) de Paris, examine la biographie intellectuelle et politique de 80 cadres directeurs de la machine d'extermination nazie, dont 60 % sont allés à l'Université et au moins 30 % sont titulaires d'un doctorat en droit ou en économie. Son étude contredit l'affirmation selon laquelle la majorité des cadres dirigeants de l'extermination était constituée d'hommes peu instruits et peu intelligents, prêts à obéir aveuglément. Et c'est précisément dans une réaction au traumatisme subi par l'Allemagne à l'issue de la Première Guerre mondiale et dans la culture populaire (*völkisch*) qui en découle (le peuple conçu comme une communauté unie par les liens du sang par opposition à l'idée d'une citoyenneté universelle) que les intellectuels puisent leurs ressources pour servir les projets de conquête et d'extermination hitlériens. Ce que Ingrao désigne dans son livre comme « l'angoisse eschatologique » qui veut que l'Allemagne soit en danger de mort avec le risque de perdre son intégrité raciale et territoriale, dérive précisément de la notion d'une « culture de guerre », élaborée par Stéphane Audoin-Rouzeau, son maître de thèse : une culture issue du traumatisme consécutif à 1914-1918. L'essai d'Ingrao ne s'attache pas tant à suivre un groupe d'intellectuels qui se transformeraient en bourreaux, mais tend à démontrer que l'idéologie et la pratique du nazisme ont suscité même dans des esprits raffinés et cultivés, un grand enthousiasme pour la promesse d'une Allemagne nouvelle et d'une ère nouvelle. Il est particulièrement intéressant



de découvrir les histoires individuelles de ces hommes qui ont en partie échappé à la justice de l'après-guerre, comme Erich Ehrlinger (décédé à 84 ans en 2004) qui est parvenu malgré une condamnation à 12 ans de prison, à vivre en paix jusqu'à sa mort. La méthode de recherche est très intéressante : elle puise dans les archives de la SD et des SS et recoupe une documentation (parfois) déjà connue, aboutissant à des conclusions sans équivoque quant à la volonté homicide de ces intellectuels. En reconstruisant « l'imaginaire » culturel qui a permis la mise en œuvre (directe) de meurtres inhumains, Ingrao dépasse également la notion de « banalité du mal » (Hannah Arendt) et mène le lecteur à une meilleure compréhension des raisons qui ont conduit l'Allemagne au génocide.

---

Door **Fabian Van Samang**, Historicus

Prosopografieën (collectieve biografieën) met betrekking tot het Derde Rijk zijn niet nieuw. Meer dan drie decennia geleden poogden sociale wetenschappers als Herbert Ziegler (het SS-), Michael Kater (de NSDAP) en Bernd Wegner (de) al om via een nauwgezette beschrijving van segmenten uit de NS-samenleving door te dringen tot de achtergronden en drijfveren van de planners, organisatoren en uitvoerders van de Shoah<sup>20</sup>. Onlangs voegde de directeur van het , Christian Ingrao, daar een nieuw groepsportret aan toe: dat van tachtig intellectuelen van de SD en hun betrokkenheid bij de liquidatie van de joodse gemeenschappen in Oost-Europa en de Sovjet-Unie.

Ingrao volgt zijn geselecteerde doelgroep van hun vroege jeugd tot hun eventuele juridische vervolging na de Tweede Wereldoorlog. Hij beargumenteert hoe de meeste SD-intellectuelen de Eerste Wereldoorlog enkel als toeschouwer beleefden en hoe de afwezigheid van een als rechtvaardig gepercipieerde oorlog in hun latere geschriften van een traumatische ervaring getuigt (hoofdstuk 1). Negentig procent van de onderzochte doelgroep bezocht meerdere Duitse universiteiten, waar ze hun engagement voor een Duits eerherstel in studentenverenigingen en andere sociale netwerken bevestigden. Vrij snel ontwikkelden ze zich tot militante intellectuelen, die sterk gepolitiseerde wetenschappelijke eindwerken schreven, waarna ze geruisloos de overstap naar de arbeidsmarkt maakten. In geen geval konden ze als sociale mislukkelingen worden beschouwd, betoogt Ingrao (hoofdstukken 2 en 3). De reeds verworven overtuigingen en de vrees om door de winnaars van de Eerste Wereldoorlog uit de geschiedenis te worden weggewist dreef velen in de armen van het nationaal-socialisme. Bijna veertig procent van de SD-intellectuelen trad al voor de machtsovername toe tot de NSDAP, wat aangeeft dat ze niet zozeer als misleiden,

---

[20] Ziegler Herbert. *The SS Fuehrer Korps: an analysis of its socioeconomic and demographic structure (1925-1938)*. Michigan, 1980; Kater Michael. *The Nazi party: a social profile of members and leaders (1919-1945)*. Oxford, 1983. Wegner Bernd. *Hitlers politische Soldaten: die Waffen-SS 1933-1945*. Paderborn, 1982. Voor een overzicht van prosopografieën, zie: Van Samang Fabian. "De gekwantificeerde prosopografie in de historiografie van het Derde Rijk." *Bijdragen tot de Eigentijdse Geschiedenis*, XIII (2004) p. 267-285.

maar eerder als overtuigde militanten van de partij of andere NS-organen moeten worden beschouwd (hoofdstukken 4 en 5). Eens opgenomen in de SD spitsten ze zich toe op (het controleren van de politieke of raciale ‘tegenstander’), terwijl de Gestapo de concrete bestrijding van de vermeende ‘vijand’ voor haar rekening nam. Velen kwamen vanaf 1938 terecht bij de en werden in 1939 ingeschakeld in de oorlog tegen Polen, waarna de weg open lag voor de in de Baltische Staten en de Sovjet-Unie. Daar bonden ze de strijd aan met alles wat de zogenaamde ‘Duitse Erbmasse’ bedreigde. Ze radicaliseerden door hun eigen extreme retoriek en bevochten een vaag omschreven amalgaam van partizanen, militairen, bolsjewieken en joden. Nadat ze ritueel in het moorden waren ingewijd en zich het doden gradueel eigen hadden gemaakt, ontpopten ze zich tot intellectuele mededaders aan de genocide (hoofdstuk 6-9). Slechts zeer langzaam, eind 1944 begin 1945, realiseerden ze zich dat het NS-bolwerk op instorten stond. Sommigen besloten de strijd voort te zetten tot het einde, anderen spannen zich in voor een toekomst voor Duitsland na de oorlog. Toen ze na de capitulatie voor de rechter werden gebracht, besloten ze hun daden te ontkennen of ontweken ze hun verantwoordelijkheid. De meesten konden op die manier aan executie of een lange gevangenisstraf ontkomen (hoofdstuk 10-11).

Ingrao's studie is geen klassiek historisch werk, maar houdt het midden tussen filosofische reflectie en geschiedkundige analyse. Zoals hij in zijn inleiding aangeeft, wil hij vooral een (ervarings)geschiedenis van de SD-leden schrijven, “en begrijpen hoe de beleefde referentiekaders hun representatiesysteem vorm konden geven” (p. 15). Zijn invalshoek is daarom bij uitstek rationalistisch: hij stelt zich de vraag hoe algemeen menselijk gedrag zich ontwikkelt vanuit individuele ervaringen en probeert zijn antwoord te staven met concrete gegevens die hij in het historisch bronnenmateriaal terugvindt. Dit leidt bijwijlen tot vernieuwende en verrassende inzichten. Zo toont hij op overtuigende wijze het verband aan tussen het met een taboe beladen verhangen en het voor militairen voorbehouden fusillieren – waarmee hij op een creatieve manier het gemilitariseerde denkpatroon van de illustreert. Anderzijds is de historische basis voor zijn beweringen vaak vrij beperkt en zijn de weinige overgeleverde bronnen erg moeilijk te interpreteren. Zo stelt Ingrao dat “wreedheid, de wens om te doden en het plezier van het doden” bij de geselecteerde onderzoeksgroep alom tegenwoordig was, maar voegt hij er meteen aan toe dat de NS-kaders dit bij voorkeur niet erkenden en de omvang ervan dus “op basis van geen enkel archief in detail kan worden gemeten” (p. 361). Het tekort aan historische overblijfselen zorgt ervoor dat hij vaak een vertrouwenssprong moet maken van de bron naar de analyse. Dat beelden over ‘barbaarse Polen’ de in 1939 vergezelden is een goed gedocumenteerde vaststelling, maar dat revanchisme voor de begane misdaden in de door Polen ingenomen gebieden (1918-1919) het optreden van de Duitse troepen in 1939 stuurde wordt niet door de historische bronnen gedragen. Ernstiger is de epistemologische val waarin Ingrao meermaals trapt. Hij beargumenteert (wellicht terecht) hoe de Eerste Wereldoorlog een wezenlijk onderdeel uitmaakte van de mentale kaders van zijn onderzoeksgroep. Maar als zijn analyse door de feiten wordt tegengesproken (zoals de geringe interesse voor de herdenking van de slag bij Langemark) interpreteert hij dit als een verdringing van de geleden nederlaag (p. 58-

59). Wanneer hij in het naoorlogse getuigenis van Otto Ohlendorf, de leider van EG D, geen aanwijzing terugvindt van de collectieve hartstocht voor het nazisme, ontwaart hij daarin het bewijs dat Ohlendorf die hartstocht verdoezelt (zowel de vermelding van de hartstocht als de afwezigheid ervan worden dus als bewijs van haar bestaan beschouwd). Daarbij stelt zich meteen de vraag wat de waarde is van een historische conclusie, die zowel door de aan- als de afwezigheid van feitelijke gegevens in het bronnenmateriaal bevestigd lijkt te worden.

‘Croire et détruire’ is een doorwrochte studie, die in hoofdzaak gebaseerd is op originele archiefstukken. Deel I, dat de vormingsjaren van de onderzoeksgroep beschrijft, is het interessantste en meest vernieuwende stuk, deel II, waarin de oorlogsjaren en de aan bod komen, het meest gewaagde. Deel III, dat de naoorlogse berechting behelst, is daarentegen weinig innovatief en bevat enkele moeilijk houdbare stellingen. Dat Ohlendorf bereid was om zijn leven te geven voor een verfijnde verdediging van het nationaal-socialisme wordt door de geuite woede over zijn daadwerkelijke terechtstelling sterk gerelativeerd. Dat de chef van EG D zich met het vermeende bevel, dat Streckenbach in Pretzsch aan de leiders van de zou hebben meegegeeld, achter verschulde (‘we moeten als militairen de orders van onze meerderen uitvoeren’) is mogelijk, maar enigszins onwaarschijnlijk. Het Handvest van Neurenberg accepteerde deze verdedigingstechniek immers ten hoogste als verzachtende omstandigheid. Bovendien had Ohlendorf al naar dit bevel verwezen toen hij nog in de overtuiging verkeerde dat hij niet zou worden aangeklaagd. Evenmin maakt de auteur het onderscheid tussen - en (de aanname dat men zich dient te verdedigen tegen de vernietiging die de vijand beoogt). Ohlendorf maakte ruimschoots gebruik van dit tweede argument<sup>21</sup>. Dit hoeft echter geen doorslag van zijn reële mentale impressies te zijn. Waarschijnlijker was het de laatste strohalm waaraan een SD-intellectueel met een zware persoonlijke verantwoordelijkheid zich op dat tijdstip nog kon vastklampen.

Qua methodiek, inventiviteit en stijl wijkt Ingrao sterk af van de sobere, descriptieve studies van Hilberg of Browning<sup>22</sup>. Zijn onderzoek leunt eerder aan bij de sterk psychologiserende mentaliteitsgeschiedenis die we ook bij Klaus Theweleit of Jean-Pierre Faye aantreffen<sup>23</sup>. Hoewel vakspecialisten zich wellicht onwennig voelen bij enkele weinig gestaafde eindconclusies, stelt ‘Croire et détruire’ ontegensprekelijk eigenzinnige vragen, analyseert het fenomenen vanuit verrassende invalshoeken en bespeelt het bredere, vaak ongekende registers. Het helpt bestaande visies te verruimen en platgetreden paden te verlaten. Alleen daarom al kan de lectuur ervan aan iedereen die zich voor ideeëngeschiedenis interesseert worden aangeraden – zij het met de nodige terughoudendheid en kritische zin.

[21] Earl Hilary. *The Nuremberg SS-Einsatzgruppen trial, 1945-1948. Atrocity, law and history*. Cambridge, 2009.

[22] Hilberg Raul. *The destruction of the European Jews*. Chicago, 1961; Browning Christopher. *The origins of the Final Solution*. London, 2004.

[23] Theweleit Klaus. *Männerphantasien*. München, 2000; Faye Jean Pierre. *Totalitäre Sprachen*. Frankfurt a/d Main, 1977.

## *La Peur. L'antisémitisme en Pologne après Auschwitz*

**Jan Tomasz Gross**, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Ricard et du polonais par Xavier Chantry, préface d'Audrey Kichelewski, Paris, Calmann-Lévy [Coll. « Mémorial de la Shoah »], 2010, 396 p.

Éditions originales Jan Tomasz Gross, *Fear*, Random House, 2006 ; Jan Tomasz Gross, Strach, Cracovie, Znak, 2008.

Par **Ewa Bogalska-Martin**, Université Pierre Mendès France, Grenoble 2/  
Pacte-CNRS UMR 5194

Paru en 2006 aux États-Unis et en 2008, en Pologne, l'ouvrage de Jan Tadeusz Gross, sociologue d'origine polonaise, professeur à la prestigieuse Université de Princeton aux États-Unis, est un deuxième ouvrage d'une série dans laquelle l'auteur explore les différentes facettes et phases d'expression de l'antisémitisme en Pologne. Cette fois, il s'agit de *l'antisémitisme après Auschwitz*. Cette précision n'est pas sans importance, c'est elle qui se situe au cœur du livre et fait l'objet d'un examen détaillé.

Le premier livre de Gross, *Les voisins*<sup>24</sup>, paru en 2000 en Pologne et en 2001, aux États-Unis (puis en 2002 en France) a produit en Pologne un véritable séisme moral. Suivi d'un débat sur la culpabilité polonaise dans la Shoah, il a conduit le président de la République polonaise, Aleksander Kwasniewski, à présenter le 10 juillet 2001 en présence de l'Ambassadeur de l'État d'Israël, les excuses du peuple polonais au peuple juif en reconnaissant ainsi la responsabilité polonaise dans ce massacre.

Dans son deuxième livre Gross explore une variante de la thèse d'Hannah Arendt sur « la banalité du mal ». Pour Gross, l'expression de l'antisémitisme polonais après la guerre, l'antisémitisme qui a conduit jusqu'au massacre de Kielce en 1946, où 42 personnes ont perdu la vie, montre que les Polonais ont été contaminés par le mal nazi. Cette vision de la société polonaise est très proche de celle de Bozena Szaynok, dans son article paru dans le livre *Juifs et Polonais 1939-2008* publié en 2009 par Albin Michel, lorsqu'elle parle de la « contamination par la mort<sup>25</sup> ».

[24] Gross y décrit un massacre perpétré en 1941 par la population polonaise et, selon lui, sans participation allemande, d'environ 1 600 (selon Gross) ou 340 (selon les historiens polonais) personnes, habitants d'un village de Jedwabne, au Nord de Varsovie. Depuis, les thèses de Gross ont été confirmées par les historiens qui travaillent à l'Institut de Mémoire Nationale, fondé en 1998 en Pologne.

[25] Szaynok Bozena, Le problème de l'antisémitisme dans les relations entre Polonais et Juifs dans les années 1945-1953, dans : *Juifs et Polonais 1939-2008*, sous la direction de Jean-Charles Szurek et Annette Wieviorka, Paris, Albin Michel, Bibliothèque Histoire, 2008, p. 145.

Pour étayer sa thèse, Gross explore les différentes facettes d'un système sociopolitique responsable du fait qu'à la sortie de cette terrible guerre, la société polonaise, placée en première loge pour voir de près la tragédie du peuple juif en général et la tragédie des Juifs polonais en particulier, n'a pas su transformer ses réflexes antisémites, ses manières d'agir d'avant la guerre. Pire, contaminée par le mal, après la guerre, une partie de la société polonaise s'emparait de la destruction des Juifs pour tirer des avantages de leur disparition<sup>26</sup>. La Pologne décrite par Gross dans ce livre paraît moralement détruite, incapable d'une compassion pour un peuple en grande partie exterminé. Elle semble réduite à des instincts primitifs de survie, atteinte d'une maladie grave de la violence gratuite et incompréhensive. Gross décrit cet état dans les termes suivants :

« ce qui rendait insupportable la présence des Juifs en Pologne ce n'était pas la violence qu'ils avaient fait subir aux Polonais, ni leur violence contre des enfants innocents, ni leur violence contre les Polonais adultes – que supposait la légende selon laquelle ils étaient responsables de l'introduction du communisme en Pologne – c'était la violence que les Juifs avaient subie<sup>27</sup>. »

Aucune argumentation raisonnée n'est suffisamment pertinente pour expliquer cet état d'effondrement moral, c'est l'inconscient collectif qui est convoqué pour saisir les contours de cette peur incompréhensive que les Polonais ressentent face aux Juifs.

Par le truchement des témoignages, des citations des documents et des ouvrages scientifiques et littéraires, Gross s'efforce de faire comprendre au lecteur qu'une partie de la société polonaise est sortie de la guerre sans tirer les conclusions adéquates de son expérience de témoin de l'extermination d'un peuple innocent. Les personnes impliquées dans des actes de pogromes des Juifs après la guerre n'ont fait aucun travail sur elles-mêmes, elles n'ont pas cherché à reconnaître dans leurs voisins juifs les victimes d'une terrible tragédie, à leur témoigner de la compassion ou, au moins, à les laisser reprendre les miettes de leur existence traversée par l'holocauste. Gross partage donc la thèse de Michel Borwicz qui écrivait : « pendant la guerre, sous l'influence des Allemands, le rapport (aux Juifs) a cessé d'être un rapport de personne à personne pour devenir un rapport de personne à concept. »

La thèse principale du livre est présentée par un cheminement de descriptions des faits qui donnent à voir un tableau accablant :

on commence par les images de la spoliation puis de l'extermination de la population juive pendant la guerre en Pologne. Portée par les témoignages de témoins directs, qui soulignent la participation de la police polonaise sous l'occupation et l'immobilisme de la société polonaise, témoin silencieux de la destruction de 95 à

---

[26] Cette thèse est renforcée dans un ouvrage de Jan Tomasz Gross paru en Pologne en 2011 sous le titre *Złote zniwa* (« Récoltes d'or ») qui porte sur les fouilles à la recherche des objets précieux entreprises après la guerre, et des années durant, par les populations locales sur les lieux d'extermination des Juifs en Pologne.

[27] p. 210.

97% des Juifs polonais, cette description est déjà terrifiante. L'expérience collective du témoin constitue, selon Gross, l'expérience majeure et singulière que les Polonais ont eu à vivre pendant la guerre. Elle les a conduits à adopter des attitudes moralement inconcevables qui mettent à mal le système de valeurs humanistes et catholiques affirmées dans le « Décalogue » (p. 310).

Par la suite, l'auteur apporte les preuves que, dès 1944, on observe en Pologne des actes de violence (menaces, spoliations, expulsions, meurtres) commis par la population polonaise à l'égard des survivants de la Shoah. L'absence de compassion à l'égard de ceux qui ont survécu s'accompagnait souvent d'une expression d'hostilité et de brutalité la plus ordinaire. Les « initiatives » individuelles dans ces domaines ont été largement accompagnées par les activités de l'administration polonaise, soit insensible aux violences dont la population juive est victime, soit devenant lieu d'expression de la discrimination systémique (au travail, à l'école...) et de l'antisémitisme contenu, selon Gross, dans le catholicisme polonais.

Dans la partie la plus détaillée, la plus insoutenable aussi, Gross revient sur les pogromes de Juifs qui sont survenus dans les grandes villes polonaises (Rzeszow, Cracovie...) à l'automne 1945. L'essentiel de la démonstration concerne le pogrome de Kielce en juillet 1946, puis les réactions et actions officielles et officieuses de différentes institutions : parti communiste, évêché, différents milieux sociaux.

C'est sûrement dans cette partie du livre que Gross pousse au sommet son art de l'écriture pour monter la dramaturgie des événements de la mise à mort collective à laquelle participaient à Kielce les fonctionnaires de la police, les soldats, les voisins, les simples passants qui revenaient du travail ce 4 juillet 1946. On peut pourtant regretter que cette description minutieuse s'accompagne, de temps à autre, de généralisations, lesquelles, par leur manque d'étayage, exposent son livre à des critiques faciles sur lesquelles nous reviendrons plus loin. À la page 206, nous lisons : « il est clair que l'économie morale de la société polonaise après la guerre autorisait l'assassinat de Juifs. » La description du pogrom à Kielce au cours duquel 42 personnes ont perdu la vie, tuées lors des événements ou mortes de leurs blessures après, les documents mobilisés sont très explicites et terribles dans leur contenu, mais n'autorisent pas cette généralisation. D'ailleurs, dans d'autres parties du texte, l'auteur montre lui-même que dans les différentes réactions, y compris institutionnelles, la condamnation du pogrom comme volonté (il est vrai très timide) d'intervenir au cours des événements a été tout de même observée.

La partie du livre dans laquelle Gross tente d'apporter les éléments d'explication, pour trouver la réponse improbable au *warum* de Primo Lévi, est particulièrement intéressante. On peut apprécier ici Gross sociologue, qui se livre à l'analyse des codes sociaux (et de leur détournement) qui régissent la société polonaise, et qui, bien que cachés, soutiennent le climat social qui influence les attitudes quotidiennes affirmées

par l'ambiance de permissivité à l'expression d'antisémitisme dans lequel, disons-le, tous les Polonais ont plus ou moins baigné durant des siècles.

Selon Gross, le choc de l'Holocauste et les souffrances endurées par la société polonaise elle-même pendant la guerre n'ont pas modifié cet état de fait. Pour Gross, la distance sociale qui séparait les Polonais de leurs compatriotes juifs polonais avant la guerre se transforme en aveuglement et conduit au meurtre, dont les raisons sont multiples. Après la guerre, les Polonais n'étaient pas prêts à reconnaître les Juifs polonais comme membres de la nation en les tenant toujours pour ces étrangers éloignés<sup>28</sup>.

En même temps, sans être reconnues dans la singularité de leurs postures, paradoxalement, les victimes juives ont été englobées dans l'ensemble des victimes polonaises. D'ailleurs, pendant des années, le mot Juif ne figurait même pas sur le monument édifié sur le terrain du camp d'extermination à Auschwitz. Jugées « passives » et « non héroïques » les victimes juives ont été rendues invisibles, « noyées dans la masse ». L'éthos de l'héroïsme du combat contre les ennemis de la Pologne – patrie, composante identitaire fondamentale, aussi bien que la place donnée à l'expression de la noblesse, ont fini par achever le long processus de l'expulsion symbolique, puis réelle des Juifs polonais hors de la nation polonaise, puis hors du territoire national.

Gross montre également comment toutes les idéologies politiques qu'elles soient de droite ou de gauche s'accordent autour d'un consensus qui porte sur la peur des Juifs « jugés » à la fois supérieurs (*ceux qui tentent de gouverner la Pologne*) et inférieurs (*image de la pauvreté juive*) aux Polonais qui incarnent la noblesse de l'âme et les vertus des hommes civilisés.

Lorsqu'il lit ces pages, un lecteur polonais qui se croyait « moralement sans tache », qui pensait appartenir à un peuple victime de la guerre, ressent un choc très rude. Le livre de Gross ouvre une véritable boîte de Pandore et tend à la société polonaise un miroir difficile à regarder.

Pas étonnant qu'au-delà des discussions habituelles, normales après une parution d'un livre qui aborde une problématique majeure que le volume qui nous intéresse ici ait provoqué en Pologne des polémiques et des débats très virulents<sup>29</sup>. Dans son blog, en janvier 2008<sup>30</sup>, Pawel Lisicki, le journaliste du grand quotidien polonais *Rzeczpospolita*, accusait Gross : d'absence élémentaire d'honnêteté intellectuelle, d'absence de rigueur,

---

[28] p.217.

[29] Les sénateurs de la droite nationaliste ont voulu poursuivre l'auteur en justice pour accusation calomnieuse de *complicité de la nation polonaise dans l'organisation de crimes nazis* (prescrite par l'article 132a du Code pénal polonais), mais cette tentative a été vite abandonnée.

[30] Lisicki Pawel, *Zydzi, Polacy i przeszlosc*. 10/01/2008, <http://blog.rp.pl>.

de manque de respect pour les faits historiques, d'incompréhension des processus et du contexte historique. Cette approche, émanant d'un milieu chrétien et assez conservateur, synthétise assez bien l'ensemble des réactions critiques à « vocation intellectuelle » qui ont vu le jour après la publication du livre en Pologne. Une partie de l'opinion publique s'exprimait avec plus d'agressivité encore, en témoignant ainsi de la persistance de l'antisémitisme larvé y compris à l'égard de l'auteur.

Par sa dimension micro historique, qui passe par la description détaillée de la multiplicité des expériences individuelles, institutionnelles et collectives le livre suscite chez un lecteur des émotions fortes et pose de multiples questions morales qui impliquent une autoréflexion intense. Dans sa note parue au *Washington Post Book World*, Elie Wiesel parle d'un choc violent ressenti après la lecture de ce livre (cité sur la couverture). En effet, la lecture de ce texte qui, par la quantité des faits évoqués, documenté par l'usage très massif des différentes sources jusque-là rarement exploitées peut produire un état de stupéfaction. Aucun Polonais ne peut rester insensible à l'ensemble des faits que Gross décrit avec un luxe de détails, d'où les réactions virulentes d'autodéfense et de rejet de l'ouvrage de la part de certains milieux marqués par l'esprit du nationalisme à fondement catholique.

D'ailleurs, même dans ce milieu, ce n'est pas cette dimension factuelle de l'ouvrage de Gross qui a soulevé un véritable tollé en Pologne. Ce qui a posé problème, c'est le message général de l'auteur, sa volonté d'apporter la preuve implacable, que toutes les institutions de l'État polonais, en pleine mutation politique et sociale provoquée par la guerre et par le changement de régime politique introduite suite à un véritable coup d'état de 1948 (processus décrit dans le premier chapitre), que toutes les forces vives, y compris l'Église polonaise, que toutes les couches sociales, et notamment des « élites » polonaises, ont été atteintes par un antisémitisme primaire, inconditionnel et endémique.

Dans sa préface du livre, Audrey Kichelewski, remarque que la méthode de Gross, qui mobilise les généralisations fréquentes, comme son style affectif, parfois trop emphatique et direct, à destination, soulignait Gross lui-même, de *l'homme sensible*<sup>31</sup>, ont été causes de critiques formulées par les scientifiques polonais choqués par ce texte accusatoire, écrit pour l'essentiel à charge et, souvent, très partial<sup>32</sup>. Or, ce n'est pas seulement la langue ou la méthode de Gross qui posent problème aux historiens polonais.

En réalité, au-delà des faits décrits avec minutie par Gross, ce que ne réfutent même pas les historiens et journalistes polonais, marqués par la martyrologie polonaise, c'est leur usage au service d'une thèse selon laquelle toute la Pologne était (est encore ?) antisémite. Ce que les chercheurs polonais considèrent comme

---

[31] p. 14.

[32] p. V.



recours à des comparaisons scientifiquement douteuses et des interprétations qui les interrogent à plus d'un point a provoqué des affrontements très violents autour du message principal du livre.

Il est vrai que dans ce livre, l'intention de l'auteur n'est pas seulement la révélation des faits évoqués. Par l'engagement réflexif du lecteur que l'auteur sollicite, l'ouvrage doit affirmer sa dimension pédagogique. Gross cherche à provoquer un changement de la société polonaise, sa conscientisation. Il l'affirme très clairement : « je veux que les lecteurs éprouvent de temps à autre un sentiment de malaise en tournant les pages<sup>33</sup>. » Si l'on en juge les réactions des lecteurs, ce pari a été atteint au-delà des espoirs de l'auteur car un lecteur sort de cette lecture avec plus qu'un malaise. Doté d'une sensibilité ordinaire, il traverse des moments de stupéfaction, d'incompréhension et lorsqu'il est Polonais, de honte qui peut révéler les vertus de la prise de conscience recherchée par Gross.

Pour Gross, lui-même Juif polonais, parti à l'étranger en 1968 (lorsqu'il parle de la Pologne, il utilise l'expression « mon pays », ou « nous, les Polonais nous devons être conscients »), l'antisémitisme reste en Pologne une attitude générale partagée par toutes les classes sociales. Il constitue une composante de l'identité collective, un réflexe dans un rapport à tout individu supposé Juif ou se déclarant comme tel. Au-delà des ravages et des violences au quotidien que produit l'antisémitisme, l'auteur considère que cette destruction morale expose la société polonaise à un immobilisme face aux crimes du communisme et la rend passive face à toutes les injustices.

Toutefois, en Pologne libérée du communisme depuis 1990, qui veut se présenter comme un bon élève de l'Europe, la publication de ce livre a eu des vertus libératrices. Elle a permis le réveil de ceux qui cherchent à regarder le passé polonais avec courage et responsabilité et qui montrent, que la sensibilité à la tragédie juive est aujourd'hui bien présente. Après la parution du livre en 2008, lors d'échanges sur des sites Internet, on pouvait lire des réactions de personnes qui ne se cachent plus pour témoigner leur sympathie à des victimes de l'Holocauste et qui reconnaissent la dimension massive de l'insensibilité polonaise à la tragédie juive.

---

[33] p. 14.

## *La Pologne et les Juifs après-guerre*

### *Juifs et Polonais. 1939-2008*

**Jean-Charles Szurek et Annette Wiewiorka (dir.)**, traduit Paris, Albin Michel (Coll. « Bibliothèque histoire »), 2009, 524 p.

### *La Peur. L'antisémitisme en Pologne après Auschwitz*

**Jan Tomasz Gross**, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Ricard et du polonais par Xavier Chantry, préface d'Audrey Kichelewski, Paris, Calmann-Lévy (Coll. « Mémorial de la Shoah »), 2010, 396 p..

Éditions originales Jan Tomasz Gross, *Fear*, Random House, 2006 ; Jan Tomasz Gross, Strach, Cracovie, Znak, 2008.

### *Le Crime et le Silence. Jedwabne 1941, la mémoire d'un pogrom dans la Pologne d'aujourd'hui*

**Anna Bikont**, traduit du polonais par Anna Hurwic, Paris, Denoël (Coll. « Médiations »), 2011, 512 p.

Éditions originales Anna Bikont, *Myz Jedwabnego* [Nous de Jedwabne], Varsovie, Prószyński i S-ka, 2004, 432 p.

Par **Judith Lindenberg**, Université Paris III – Sorbonne Nouvelle

L'histoire récente des relations judéo-polonaises fait depuis une décennie l'objet d'un débat polémique au niveau national, relayée par un nouvel intérêt pour cette question au-delà de ses frontières. Lancé par l'ouvrage de Jan Gross intitulé *Les Voisins* en 2001, dans lequel l'historien, sociologue de formation et enseignant à Princeton, revenait sur le pogrom de Jedwabne<sup>34</sup>, le débat sur la participation des Polonais à ce massacre et à d'autres meurtres commis à l'égard des Juifs, et plus généralement sur la question de l'antisémitisme polonais, n'a cessé depuis de faire boule de neige.

Considérée pendant longtemps comme « pays témoin » du génocide nazi, en raison de la présence sur son sol de très nombreux camps de concentration et d'extermination, la Pologne fut mise par l'ouvrage de Gross face à ses propres responsabilités dans ce pogrom, jusqu'alors mis sur le compte des atrocités nazies. Il révélait non seulement la gravité des crimes commis, la collaboration à des degrés divers de l'ensemble de la population locale, mais aussi toute la stratégie d'occultation mise en place par la

[34] Où le 10 juillet 1941 les habitants avaient massacré presque toute la communauté juive de la ville et des communes avoisinantes. Jan T. Gross, *Les Voisins*, Paris, Fayard, 2002.

suite à l'échelle de la société, dont la durée coïncida avec celle du régime communiste. Lors de l'effritement de ce dernier, Solidarnosc ouvrit au début des années quatre-vingt un nouvel espace de parole sur cette question. Mais celle-ci dut son véritable déclenchement à des interventions venues du champ universitaire dont, en premier lieu, un article de Jan Blonski paru en 1987 sur le poème de Czeslaw Milosz (prix Nobel en 1980) intitulé *Campo dei fiori* et écrit au moment de l'insurrection du ghetto de Varsovie. Le poète, du côté aryen, y évoquait un manège pour enfants jouxtant le mur du ghetto alors que celui-ci brûlait : « Et les robes des filles volaient / au vent des maisons incendiées, / et les gens riaient heureux / ce beau dimanche de Varsovie ». Dans cet article, intitulé « Les pauvres Polonais regardent le ghetto<sup>35</sup> », Blonski attirait l'attention sur le fait que les Polonais étaient tout de même coresponsables de la Shoah en tant que « témoins, donc coupables<sup>36</sup> » comme l'avait écrit Milosz eut égard à leur indifférence, et préconisait un changement moral radical à l'égard du passé judéo-polonais. Cet article eut un écho important et fut à l'origine de la première prise de conscience quant à ces relations passées et au refolement qui avait suivi, limitée cependant à un milieu intellectuel.

Le débat déclenché par *Les Voisins*, « le plus grand [...] jamais connu en Pologne<sup>37</sup> », anima l'opinion et la presse polonaise au début des années 2000. Il fut accompagné par une déferlante d'ouvrages, d'articles et de documentaires, dont le film homonyme d'Agnieszka Arnold<sup>38</sup>. Parmi eux, l'ouvrage de la journaliste Anna Bikont, intitulé en polonais *Nous de Jedwabne*, paru en 2004 et aujourd'hui publié en français<sup>39</sup>, traite à la fois des événements de l'époque et de leur mémoire aujourd'hui sur les lieux du massacre. Anna Bikont, journaliste à *Gazeta Wyborcza*, premier quotidien indépendant en Pologne démocratique né au moment de Solidarnosc, a mené à Jedwabne une enquête sur la réception de la polémique déclenchée par Jan Gross et a tenté d'apporter de nouveaux éclairages sur le déroulement des faits par un minutieux travail d'investigation fondé sur des entretiens avec tous les protagonistes, survivants, bourreaux, victimes, témoins. Tout se passe comme si *Les Voisins* avait allumé l'étincelle d'un incendie que l'on voit se propager dans *Le Crime et le Silence* (pour reprendre le titre français) : autant l'ouvrage de Gross était concis, autant celui d'Anna Bikont multiplie les points de vue, privilégiant la durée et la subjectivité. L'auteur tient son journal où elle répercute ses impressions, qui alterne avec les diverses formes de son enquête :

[35] Paru à l'origine dans un hebdomadaire catholique de Cracovie, l'article a été traduit en français dans *Les Temps modernes*, n° 516, juillet 1989.

[36] Czeslaw Milosz, in Alexandra Laignel-Lavastine, « La place de la Shoah dans l'œuvre de Milosz : "Témoins, donc coupables" », Jean-Charles Szurek et Annette Wiewiorka, *Juifs et Polonais. 1939-2008*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 280.

[37] Jean-Yves Potel, *La fin de l'innocence*, Paris, Autrement, 2009, p. 34.

[38] Agnieszka Arnold, *Les Voisins*, 2001. La réalisatrice avait déjà réalisé auparavant un documentaire intitulé *Où est mon frère aîné Cain, qui traitait déjà des violences antijuives et avait été diffusé à la télévision polonaise un mois avant la sortie de l'ouvrage de Gross.*

[39] Anna Bikont, *My z Jedwabnego [Nous de Jedwabne]*, Varsovie, Prozynski S-ka, 2004 ; trad. française *Le Crime et le Silence*, Paris, Denoël, 2011.

entretiens, récits à la première personne de certains protagonistes. Elle s'appuie sur les témoignages des rares survivants, notamment celui de Szmul Wasersztejn, traduit du yiddish et conservé aujourd'hui à l'IPN<sup>40</sup>. Cette quête de la mémoire d'un événement montre comment le passé, parce qu'il a été longtemps refoulé, travaille encore présent. La journaliste se heurte à de vives réactions de refus et de rejet non seulement de la part de ceux qui ont participé au pogrom – dans lequel plusieurs centaines de Juifs ont été brûlés dans une grange et d'autres sauvagement assassinés, éradiquant la communauté juive de la ville – mais aussi de la part des habitants qui en ont été les témoins, et de peur de la part de ceux qui s'y sont opposés ou ont essayé de sauver des Juifs. À cette lecture se dégage l'impression saisissante que le temps s'est arrêté, qu'à Jedwabne et dans les alentours au moins, les protagonistes survivants et leurs descendants non seulement sont exempts de culpabilité, mais manifestent encore aujourd'hui un antisémitisme primaire et viscéral qui fait froid dans le dos. Celui-ci se fait sentir à l'égard de l'auteur, dont la revendication de l'identité juive constitue l'un des leviers du dispositif de dévoilement de la mémoire. Dès lors, on ne peut s'empêcher de se demander – et la question traverse l'ouvrage – si Jedwabne est une exception, un lieu maudit, ou au contraire la reproduction miniature et exacerbée d'une Pologne que l'on ne voulait pas voir<sup>41</sup>.

En 2006 a paru un autre ouvrage de Gross, intitulé justement *La peur*<sup>42</sup> et traitant des vagues d'antisémitismes entre 1944 et 1946 et en particulier du pogrom de Kielce ; initialement paru aux États-Unis, ce livre a relancé la controverse en Pologne. Au regard de Jedwabne, le pogrom de Kielce, qui a fait une cinquantaine de victimes, apparaît d'une ampleur bien moindre. Mais contrairement aux *Voisins* qui se concentrait sur un événement, *La peur* part du pogrom de Kielce pour traiter plus largement la question de l'antisémitisme après-guerre et du difficile retour des Juifs Polonais survivants dans leur foyer. Gross montre comment la persécution des Juifs après-guerre a été un fait non seulement largement répandu mais toléré : « Il est clair », écrit-il, « que l'économie morale de la société polonaise après la guerre autorisait l'assassinat de Juifs<sup>43</sup>. » À partir de ce constat, il tente de comprendre comment une telle situation a-t-elle été rendue possible, quelles en étaient les motivations et comment a-t-elle été ignorée si longtemps par la conscience nationale polonaise. Il montre comment « le bacille du nazisme<sup>44</sup> », en légitimant les actes de violences antijuives, a agi comme le catalyseur d'un phénomène déjà existant qui a entraîné de nouvelles violences, motivées par la

[40] L'IPN, Institut de la mémoire nationale, a été créé en 1999 pour servir à la conduite des instructions relatives aux crimes nazis et communistes, ainsi qu'à la recherche scientifique et l'action pédagogique.

[41] « Pour cette raison, nous devons nous demander si les actes commis par les semblables de Laudanski et de Karolak [les principaux investigateurs du pogrom, NDA] – tant ils étaient frappants et inhabituels – engageant par la même occasion l'identité collective polonaise. » Jan T. Gross, *Les Voisins, op.cit.*, p. 168.

[42] Jan T. Gross, *Fear : Anti-semitism in Poland after Auschwitz. An Essay in Historical Interpretation*, New York, Random House, 2006 ; pour la traduction française, Jan T. Gross, *La peur*, Calmann-Lévy, 2009.

[43] *Ibid.*, p. 206.

[44] *Ibid.*, p. 66.

peur des Polonais à devoir rendre des comptes sur leur comportement envers les Juifs pendant la guerre, notamment les dénonciations et les spoliations. Loin d'enrayer cette spirale, les autorités eurent tendance à l'encourager. Ainsi, « une meute antisémite était un non-événement aux yeux de ceux qui avaient la charge de faire respecter la loi et l'ordre public<sup>45</sup>. » De même, la Justice eut tendance à minimiser, voire à absoudre les crimes commis et l'Église, dans sa grande majorité, a joué elle aussi un rôle légitimant. Enfin, le régime communiste, à rebours de l'image du complot judéo-communiste (« *zydokommuna* »), lieu commun de la rhétorique antisémite, tendit lui aussi à avaliser cet état de fait, pour ne pas heurter une opinion publique majoritairement acquise à l'antisémitisme<sup>46</sup>. Le consensus vint aussi de la non-reconnaissance d'une telle situation : « l'opinion publique, y compris les professionnels dont la mission était d'enregistrer les événements (...) ne transforma pas ces *informations éparses concernant des faits localisés en savoir sur cette période*<sup>47</sup>. » Pendant longtemps, le sujet n'intéressa ni les intellectuels, ni les historiens, mise à part quelques voix isolées. Une des raisons avancées par Gross pour l'expliquer est, outre l'absence de formulation du problème dans sa globalité, la faible proportion de la communauté juive en Pologne après la guerre jusqu'à sa quasi- disparition, effet conjoint de la Shoah et de l'antisémitisme polonais qui poussa de nombreux survivants à l'émigration.

La controverse déclenchée par Gross, en 2001 et de nouveau lors de la parution de *La peur* aux États-Unis et en Pologne en 2006, joua sur plusieurs niveaux : lors du premier débat, le choc constitué par la prise de conscience de l'antisémitisme polonais et de ses conséquences attira à Gross et des accusations de formes quant à l'usage de raccourcis et approximations (concernant le nombre de victimes de Jedwabne par exemple)<sup>48</sup> et des accusations de fond, venant des conservateurs et visant à contester le moteur même de l'ouvrage, à savoir le rôle des Polonais dans les violences antijuives. Si *La peur*, plus étoffé que le précédent ouvrage, sut se prémunir des accusations factuelles, en revanche à sa sortie la polémique s'accrut, accusant les thèses de Gross d'atteinte à la nation polonaise et déplaçant son propos vers le terrain politique et judiciaire. En effet, un article du Code pénal fut introduit à l'automne 2006, peu après la parution de l'ouvrage<sup>49</sup>, dont le rôle présumé était de contrer les effets pervers de

---

[45] *Ibid.*, p. 119.

[46] « La *vox populi* concernant le "problème juif" était importante pour eux et comme le peuple avait clairement fait entendre sa voix, les dirigeants l'écoutèrent. » *Ibid.*, p. 201.

[47] *Ibid.*, p. 237. Souligné par l'auteur.

[48] Mais là n'était évidemment pas le vrai problème, comme le souligna Marek Edelman, combattant de l'insurrection de Varsovie décédé en 2009 : « Ici, tout le monde voudrait trouver une preuve que Gross est un historien médiocre parce qu'il s'est trompé sur quelques détails : ce monsieur-là a été tué plus tôt et cette dame-ci plus tard. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le cas de Jedwabne n'a été ni le premier ni le seul. À l'époque, l'ambiance était propice aux assassinats de Juifs. » Cité in Anna Bikont, *Le Crime et le Silence*, *op.cit.*, p. 20.

[49] Cet article stipule que « quiconque impute à la nation polonaise la complicité, l'organisation ou la responsabilité de crimes communistes ou nazis encourt une peine de privation de liberté pouvant aller jusqu'à trois ans. » Pour une analyse plus approfondie de cette question, Audrey Kichelewsky, « La peur des Juifs ou

l'expression « camp de concentration polonais » couramment utilisée dans la presse étrangère et pouvant prêter à confusion quant au rôle de la Pologne dans la Shoah, mais en réalité à même d'entraver le travail de Gross et des historiens cherchant à rétablir la vérité historique sur les violences antijuives perpétrées par des Polonais. Un tel fait montre l'ampleur des enjeux et des répercussions soulevés par le débat sur l'antisémitisme en Pologne, bien loin de la simple querelle d'historiens.

Dans un premier temps, cette controverse passa en revanche totalement inaperçue en France. L'ouvrage collectif *Juifs et Polonais*, dirigé par Annette Wieviorka et Jean-Charles Szurek, résultant d'un Colloque qui s'est tenu à la Bibliothèque Nationale de France en 2005 et paru en 2009, a permis d'opérer une remise à jour, aussi bien sur l'histoire des relations judéo-polonaises depuis la guerre que sur l'historiographie récente sur le sujet. Il repose, à la mesure du retard accumulé, à partir d'un triple point de vue : celui de l'Histoire croisée proprement dite des Juifs de Pologne et de leur relation avec les Polonais pendant et depuis la Seconde Guerre mondiale<sup>50</sup>, de l'historiographie et de la littérature sur cette question durant ce même arc de temps<sup>51</sup>, et enfin de la réception en France de l'une comme de l'autre. Cette dernière tendance est lisible à travers la présence d'articles portant sur la situation française mise en regard<sup>52</sup> et les synthèses des deux auteurs, Annette Wieviorka et Jean-Charles Szurek, qui ponctuent l'ouvrage. Elle s'est accompagnée depuis de la publication d'autres ouvrages sur le sujet, provenant d'intellectuels polonais – comme l'ouvrage d'Anna Bikont – ou de chercheurs français, dont la plupart étaient déjà contributeurs du volume collectif *Juifs et Polonais*<sup>53</sup>.

---

des Juifs qui ont peur ?, *Fear* et les débats sur l'antisémitisme en Pologne », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2009/5, p. 1091-1104.

[50] À travers des sujets tels que « le chantage et la dénonciation des Juifs à Varsovie, 1939-1943 » (Jan Grabowski), « l'État polonais clandestin et la question juive (1942-1944) » (Dariusz Libionka).

[51] Outre l'article sur Czesław Miłosz déjà cité, « Le témoignage de Tadeusz Borowski » (Agnieszka Grudzińska), l'un des premiers à avoir écrit sur les camps, ou encore « Yiddish, communisme, Pologne : l'identité des écrivains juifs en Pologne après 1945 » (Joanna Nalewajko-Kulikow).

[52] « Escrocs, maîtres chanteurs et profiteurs de Juifs autour du Commissariat général aux Questions Juives (1941-1944) » (Laurent Joly), ou « Du rescapé au témoin : la place du déporté dans la société française ». Ces articles, au-delà de leur intérêt intrinsèque, semblent moins trouver leur place dans la démarche générale du volume.

[53] Du côté polonais, outre un nouvel ouvrage de Jan T. Gross intitulé *Les moissons d'or*, co-écrit avec Irena Grudzińska-Gross et Jan Tomasz Gross et Irena Grudzińska-Gross, *Złote zniwa. Rzecz o tym, co się udato na obrzeżach zagłady Żydów* [Les moissons d'or. Aux marges de l'extermination des Juifs], Cracovie, Znak, 2011) portant sur les spoliations commises par les Polonais envers les Juifs pendant la guerre [thème déjà présent en filigrane dans ses précédents travaux comme l'une des causes principales des violences antijuives], on peut citer Jan Grabowski, *Judenjagd. Polowanie na Żydów 1942-1945. Studium dziejów pewnego powiatu* [Judenjagd. La chasse aux Juifs 1942-1945. Étude de l'histoire d'un canton], Varsovie, Stowarzyszenie Centrum Badan nad Zagładą Żydów, 2011, et Barbara Engelking, *Jest jak pizkny słoneczny dzień... Losy Żydów szukających ratunku na wsi polskiej 1942-1945* [Il fait si beau aujourd'hui. Destins de Juifs cherchant de l'aide dans la campagne polonaise, 1942-1945], Varsovie, Stowarzyszenie Centrum Badan nad Zagładą Żydów, 2011.

Du côté français, Audrey Kichelewski, *Les survivants. La Pologne et ses Juifs depuis 1945*, Paris, Vendémiaire, à paraître.

## *Eichmann de la traque au procès*

**Annette Wieviorka**, Bruxelles, André Versaille, 2011, 286 p.

Par **Frediano Sessi**, Université de Mantoue

La reconstitution du procès Eichmann à Jérusalem n'est pas une nouveauté pour l'historienne Annette Wieviorka. Dès 1989, elle a publié aux éditions Complexe un long essai sur l'histoire du procès Eichmann, qui sera suivi d'une monographie sur les grands procès de l'après-guerre (celui de Nuremberg et celui de Tokyo). Cette nouvelle édition conserve la structure de la précédente, enrichie d'ajouts et de changements.

En analysant les formes et les modes de l'apparition des témoins et des témoignages dans le récit historique de l'après-guerre, Annette Wieviorka avait déjà dans son essai *L'ère du témoin* (Plon 1998) consacré une place importante au déroulement du procès Eichmann. Celui-ci, selon elle, a contribué à mettre au premier plan non seulement la question de l'extermination des Juifs d'Europe, mais également le rôle de nombreux témoins dans la sentence de condamnation à mort du « spécialiste » des déportations.

Par la suite, la lecture des archives et le visionnage des matériaux de Leo Hurwitz, réalisateur des prises de vues d'Eichmann durant le procès, ont permis à Annette Wieviorka et à Sylvie Lindeperg, dans l'essai intitulé *Univers concentrationnaire et génocide* (Mille et une nuits 2008) de poser une série de questions inédites, dans le troisième chapitre *Filmer le procès Eichmann*. De sorte que la nouvelle édition de *Eichmann de la traque au procès* propose un texte renouvelé et très utile non seulement pour la reconstitution des étapes les plus importantes du procès mais aussi pour la relecture d'une certaine historiographie sur l'extermination des Juifs, et en particulier pour entamer une sérieuse polémique avec le fameux essai de Hannah Arendt *La banalité du mal* défini comme « un livre ambigu », car ce n'est ni un reportage puisque Hannah Arendt n'assista aux débats que pendant un temps très bref, ni une étude historique puisqu'elle omet souvent de citer ses sources et références.

Annette Wieviorka conclut en constatant que le procès Eichmann nous est connu et parvenu à travers la lecture erronée qu'en a faite l'auteur des *Origines du totalitarisme* et à travers l'idée qu'Eichmann et les hommes de son espèce étaient capables d'un mal « banal ». Comme l'a rappelé aussi Raul Hilberg (dans *La politique de la mémoire*, Gallimard 1994), Hannah Arendt ne comprit pas les dimensions réelles de l'œuvre accomplie par Eichmann, il n'y avait aucune « banalité », ni en lui, ni dans le mal qu'il a provoqué.



## Des témoins aux héritiers. L'écriture de la Shoah et la culture européenne

Sous la direction de L. Jurgenson et A. Prstojevic.

Coll. « Usages de la mémoire », Ed. Pétra, mai 2012, 389 p., 29 €.

Isbn : 978-2-84743-055-4

Ce recueil regroupant les contributions de seize chercheurs est une tentative de penser l'écriture de la Shoah dans son historicité, à la fois comme événement objectivement survenu dans le passé, expérience personnelle de celui qui y a pris part, récit que la science en fait et mémoire qui modèle la culture dans laquelle cette transmission s'inscrit. L'axe principal d'interrogation est celui du rapport entre l'événement survenu, sa mise en récit (historiographique, testimoniale, littéraire) et la culture. À partir des œuvres portant sur l'extermination des Juifs d'Europe perpétrée pendant la Seconde Guerre mondiale, des spécialistes venant d'horizons divers – historiographie, littérature, mais aussi sociologie, esthétique, philosophie, histoire de l'art – tentent de saisir dans un dialogue interdisciplinaire la logique des rapports complexes entre plusieurs formes de connaissance et de transmission de la Shoah. Il s'agit ici de rendre compte non plus des conditions qui ont rendu possible un tel événement, mais de la manière dont il est vécu, puis narrativisé, ainsi du cadre même de son émergence. Comment une expérience historique (celle du témoin, du survivant) aboutit-elle à une connaissance partagée par tous ? Quelle en est la « gestion » symbolique pratiquée par nos institutions ? Enfin, comment une expérience historique devient-elle, pour le lecteur aussi une expérience artistique ? Quand et comment s'opère le passage du dire testimonial à un récit clairement formé à partir d'un projet poétique ? Quelles conséquences ce passage a pour la connaissance de la Shoah ? Enfin, peut-on parler d'une poétique des récits de la Shoah ?

### Sommaire

Avant-propos (L. Jurgenson et A. Prstojevic)

#### Partie I – Question de méthodologie

- I. La question de la périodisation (A. Prstojevic)
- II. La *génération d'après* au risque de l'écriture (A. Dayan Roseman)
- III. Approches critiques à propos de trois notions fortes des études sur le témoignage (Ph. Mesnard)
- IV. Pour une nouvelle poétique de la véhémence : *Le Sang du ciel* de Piotr Rawicz (M. Rimm)

#### Partie II – Histoire, témoignage, écriture

- I. Les pogroms en Galicie, 1941 : des pages blanches de l'histoire à une histoire en pointillés ? (D. Bechtel)
- II. L'histoire du XX<sup>e</sup> siècle au risque du relativisme (F. Rousseau)
- III. D'une épingle à cheveux retrouvée : la renaissance du dialogue sur la Shoah entre fiction et histoire dans la Hongrie des années 1970 (Cl. Royer)

#### Partie III – Expérience, culture et transmission

- I. Entre témoin et héritier : une certaine inquiétude (R. Robin)
- II. La littérature e(s)t le lien (R. Ertel)

#### Partie IV – Enjeux théoriques

- I. Du témoignage à l'âge de la fiction (P. Ouellet)
- II. Le témoignage face à l'histoire littéraire : transformations esthétiques et critiques (F. Louwagie)
- III. La temporalité mélancolique (R. Waintrater)
- IV. Le présent du témoignage (L. Jurgenson)

#### Dossier

##### *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell

- I. L'irrésistible ascension du héros nazi (une brève histoire du romanesque de l'extermination) (Ch. Lacoste)
- II. La performance du bourreau : Comment lire *Les Bienveillantes* ? (S. R. Suleiman)
- III. Les « bourreaux » en héritage. Remarques sur le témoin et l'héritier à propos des *Bienveillantes* (C. Coquiu)

#### Résumés et présentation des auteurs